

régime ; mais il reprendra sa marche ascensionnelle avec les progrès que le pays est appelé à faire sous le régime des traités de commerce. Mais ce point n'est guère gênant car dans tous les pays, tous les gouvernements ont toujours su se procurer les ressources dont ils avaient besoin pour faire marcher la machine. Peut-être aura-t-on recours à un autre système de taxes, c'est ce que nous verrons.

A L'AVENTURE

Le bien le plus précieux pour l'homme n'est pas la fortune, mais la vie d'abord et la santé ensuite.

Nous assistons depuis la découverte, ou plutôt, pour être plus exact, depuis la connaissance de la découverte de mines d'or dans l'Alaska à un spectacle aussi curieux qu'attristant. La folie de l'or semble s'emparer des cerveaux qu'on croyait les mieux équilibrés et couramment on s'aborde avec ces mots en guise de bonjour :

Vas-tu au Yukon ?

Que sait-on du Yukon ? Pas grand'chose. Il est revenu de là-bas, il est vrai, quelques pionniers aventureux avec leurs poches garnies, remplies de poudre d'or. Tous ces gens ont été au même endroit ou à peu près ; ils sont tombés sur une partie de territoire qui les a enrichis ; mais qui nous dit qu'en dehors des points exacts où ils ont pioché, il existe d'autres *claims* productifs ? Qui nous dit qu'il y a pour tous ceux qui veulent tenter l'aventure, qu'il y a pour tous les chercheurs, tous les piocheurs futurs des richesses à sortir des terres, des neiges et des glaces de l'Alaska ?

Il se peut faire que l'or s'étende très loin, qu'on en trouve sur de vastes étendues et en de grandes profondeurs, mais personne ne le sait encore d'une façon positive.

Il y a donc un grand hasard à courir pour ceux qui sont décidés à tenter l'aventure, d'abord à ce point de vue de la fortune future qui tourne la tête à bien des gens.

Si c'était là le seul risque à courir, celui de revenir gros Jean comme devant, nous ne nous serions pas donné la peine d'écrire ces lignes, car, dans toute entreprise, il peut y avoir des déceptions, et celle de manquer une fortune est tellement commune que bien rares sont ceux qui, à la fin de leur carrière, peuvent se donner ce témoignage qu'ils laissent leurs survivants à l'abri complet du besoin.

Nous assistons au départ pour le

pays de la fortune de gens qui quittent une position bien établie et délaissent femme et enfants pour courir après quoi... après l'inconnu.

"Un bon tiens, vaut mieux que deux tu l'auras," a dit le fabuliste, et c'est pour beaucoup l'occasion ou jamais de s'en souvenir.

Il y a des partants ou de futurs partants qui n'ont guère quitté la ville depuis nombre d'années. Tranquille assis à leur bureau ou paisiblement installés derrière leur comptoir, ils n'ont respiré qu'un air raréfié et, depuis longtemps, leurs poumons ne se dilatent plus au grand air vif des montagnes. Leurs membres sont à moitié ankylosés par le manque d'exercices physiques. Et voilà les gens qui parlent d'entreprendre un voyage de trois mois à travers des montagnes de neige et de glace, où le mercure gèle et où il faut escalader, avec bras et jambes, ravins, monts et précipices.

Voilà des victimes toutes désignées à ne jamais atteindre la terre d'or ou bien à n'en jamais revenir. La vie vaut mieux que tous les trésors qu'ils comptent rapporter de ces terres lointaines et peu hospitalières.

Avant de partir, il faut consulter l'état de ses poumons et de ses bronches ; c'est là le premier point. Il faut avoir également une certaine force d'endurance pour résister à trois mois de fatigues continuelles et excessives. Donc, avant de partir, les muscles doivent être assez développés et assez résistants pour fournir le travail qui leur sera demandé.

Et ceux qui, habitués à prendre leurs repas à des heures régulières, ressentent le moindre dérangement d'estomac, s'ils n'ont pas le plat choisi et à l'heure voulue, ceux-là se croient-ils dans de bonnes dispositions pour affronter la faim avec la fatigue et le froid ?

Autres victimes certaines sont les dyspeptiques. Ceux-là doivent renoncer à partir ou, s'ils partent, à revenir.

Seuls, des hommes bien trempés, bons de l'estomac et de la poitrine, solides sur leurs jambes et forts de leurs bras, peuvent tenter l'aventure avec un minimum de risques contraires. A ceux-là, loin de chercher à les détourner de leurs projets, nous dirons volontiers si, fatigués de chercher autour de vous du travail, fatigués de voir les vôtres souffrir de la faim, vous voulez partir, partez. Votre présence n'est pas utile aux vôtres, votre absence momentanée ne les fera pas souffrir et peut-être reviendrez-vous un jour

leur apporter l'abondance que vous rêvez pour eux.

Le meilleur temps pour partir, de l'avis de tous ceux qui sont allés aux mines d'or de l'Alaska, est le printemps. Ceux que rien ne peut arrêter dans leur détermination ont devant eux un temps assez long pour s'entraîner ; qu'ils profitent donc de l'hiver pour faire des marches forcées par tous les temps ; qu'ils habituent leur estomac à se comporter, comme il le devra faire durant les trois mois de voyage, et ils seront alors dans les meilleures conditions voulues pour arriver au but sans trop de déboires et de risques.

Il ne nous restera plus qu'à leur souhaiter de voir se réaliser les espérances de fortune qu'ils ont conçues.

LES SYNDICATS AGRICOLES

Depuis la création des syndicats agricoles au Canada, les membres qui en font partie ont pu se rendre compte des avantages qu'ils offraient à la culture. Trop de cultivateurs encore se tiennent à l'écart de ces syndicats. Nous ne savons trop quelles raisons ils invoquent pour n'en pas faire partie. On a peut-être au début trop regardé à la couleur politique de ceux qui s'étaient mis à la tête du mouvement et beaucoup se sont abstenus de se faire inscrire au nombre des adhérents craignant d'apporter leur appoint à des partisans dont ils ne partageaient pas les idées. L'expérience a démontré que ces craintes étaient chimériques car nous n'avons pas entendu dire jusqu'à présent que, comme corps, les syndicats agricoles aient influé d'une façon quelconque sur les résultats des élections tant fédérales que provinciales. En entrant dans un syndicat, chaque membre conserve sa liberté de pensée et d'action au point de vue politique. Nous ne voyons donc pas qu'on puisse désormais, après une expérience de plusieurs années, invoquer contre les syndicats agricoles le sentiment politique. Nous engageons donc nos lecteurs à reconnaître le bien qu'ils ont pu faire et qu'ils feront encore et à en faire partie dans leur propre intérêt.

Nous croyons leur être utile en publiant les lignes ci-dessous tirées du *Marché français* qui leur diront quelle importance, en France, on attache à faire partie des syndicats agricoles et quel grand bien en ont retiré nos cousins de l'autre côté de l'Océan :